

Magali ANNÉE, L'état de langue sonore de la Grèce ancienne. Pour une philologie anthropologique

Limoges, Lambert-Lucas, 2022

Frédérique Ildefonse



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/6579>

DOI : [10.4000/philosant.6579](https://doi.org/10.4000/philosant.6579)

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2023

ISBN : 978-2-7116-3151-3

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Frédérique Ildefonse, « Magali ANNÉE, *L'état de langue sonore de la Grèce ancienne. Pour une philologie anthropologique* », *Philosophie antique* [En ligne], 23 | 2023, mis en ligne le 09 juin 2023, consulté le 08 mars 2024. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/6579> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.6579>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

COMPTES RENDUS

Magali Année, *L'état de langue sonore de la Grèce ancienne. Pour une philologie anthropologique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2022, 312 p., ISBN 978-2-35935-346-4.

Voici un objet qui semble au prime abord bien spéculatif, puisque, jamais, il ne nous sera donné d'entendre cette langue. Voici pourtant l'objet que Magali Année [désormais MA] cherche à restituer et à analyser, dont elle ménage pour nous l'approche en ciselant ses analyses et en exerçant sa grande compétence technique sur la langue grecque. Le présent ouvrage concerne la linguistique certes, mais cette « linguistique vivante » que Saussure appelait de ses vœux, et la philologie nouvelle que MA vise à développer, « philologie anthropologique, philologie de la parole vivante ».

Ce beau livre, loin d'être un premier livre, opère une synthèse des nombreux ouvrages précédents de MA – sur Parménide (Vrin, 2012) ; sur Tyrée et Kallinos, (Classiques Garnier, 2017) ; sur le *Ménon* (Jérôme Millon, 2018) ; sur Alcéon de Crotonne (Vrin, 2019) – permettant de dégager, plus clairement encore, la cohérence et la portée du projet qui les anime. Il est composé d'une introduction, « Pour une philologie grecque du point de vue de la langue grecque », et de onze chapitres, suivis d'une conclusion, « Le philologue et la sirène », et d'un épilogue, « Tous polymathes ». Il comprend un très utile glossaire des termes de métrique ainsi qu'un index des passages cités, un *index nominum*, un *index rerum* et un *index verborum*.

MA soutient que « l'état de langue » qu'elle étudie est « marqué au sceau de l'auralité, au point qu'oral et écrit se confondent en un tout sonore », dans lequel se mouvait la réflexion de ses locuteurs et qui, jusqu'à Platon inclus, ne se laisserait qu'imparfaitement décrire par des « jeux » de « polysémie » ou autre « para-homophonie », bien plutôt par des « affinités phoniques et morphologiques incessantes » dont tous les usagers avaient l'intuition naturelle et auxquelles ils « associaient un ensemble mouvant de valeurs sémantiques ». Elle cherche à donner à voir « comment la sonorité qui habite » les textes grecs de l'époque archaïque et classique était « investie d'un pouvoir cognitif encore aujourd'hui sous-estimé » – l'enjeu étant de « faire progresser notre conception traditionnelle de la langue et de la pensée grecque et, au-delà, du rapport que les Grecs de l'époque platonicienne et pré-platonicienne entretenaient au réel : comment le sens se co-construisait-il, autour, au-delà, au-dedans, ou indépendamment du réel ? » Renouant avec le « vœu » formulé par N. Loraux d'une étude à venir de la « perception grecque de la langue, et [du] rapport, éminemment cratylien, que les Grecs, du moins jusqu'à Aristote, entretiennent avec leur langue, parce que peut-être ils la pensent comme faite de noms », MA défend que cette langue est moins « faite de noms » que « de formes sonores, d'ordre phonico-syllabique et dotées de valeurs morpho-sémantiques » – seules en mesure d'expliquer par exemple comment des chanteurs tels que Homère et Hésiode étaient en mesure de composer des vers complexes à la vitesse de la parole. Comme l'analyse linguistique et l'épigraphie s'accordent à l'attester, la conception grecque de la langue repose fondamentalement non seulement « sur la conscience exceptionnelle que les usagers avaient, dans le flot sonore de la langue, des unités plus petites que le mot, mais encore sur le savoir ou l'intuition plus ou moins grande des valeurs sémantiques qui pouvaient être attachées à ces unités ». MA parle aussi de « pleine conscience », et bien entendu cette « conscience » est particulière. L'« état de langue » qui oriente le sémantique sans le déterminer met en jeu un rapport au sémantique que nous ne connaissons pas, que nous ne prenons plus en compte. Il y va d'une « sémantique synesthésique », fondée sur l'unité de référence qu'est la syllabe, la séquence syllabique

sonore : « D’Homère à Platon, ce n’est pas la perception grecque d’une différence de nature entre les mots de la langue qui prévalait, mais bien plutôt celle du cours fluant, du *rhythmos* des éléments “sonnants”, “non sonnants” ou intermédiaires qui s’imbriquaient les uns aux autres pour former un discours signifiant, c’est-à-dire *sonnant juste* morpho-phoniquement parlant » – ce que confirmerait, jusqu’à Platon inclus, l’absence d’un terme qui corresponde à ce que « les langues modernes occidentales entendent par “mot” ». C’est que les Grecs « percevaient moins un “mot”, au sens où nous l’entendons, qu’une structure sonore dotée d’un rythme syllabique propre, sans que cela implique pour autant son indépendance au sein de la chaîne parlée ou chantée » – on pense à la *συνέχεια* de la fin du *Sophiste*.

Mutatis mutandis, MA croise certains résultats de l’enquête opérée par A. Surrallés dans *La raison lexicographique. La découverte des langues et l’origine de l’anthropologie* (à paraître chez Fayard, 2023) à partir d’un travail sur les premiers dictionnaires post-coloniaux, entre espagnol et langues indiennes ; elle cite les travaux de P. Kockelmann sur le mode de signification des interjections du Q’eqchi’-Maya : plutôt que de projeter la mesure du mot, il faut bien plutôt tenir compte « de l’ensemble interactif et fluide que représentait la totalité des unités phonico-syllabiques constitutives des unes et des autres, sans aucune solution de continuité sémantique entre ces deux types d’ensembles, au sein d’un énoncé donné ». On en vient alors à décentrer « ce que notre pensée occidentale a considéré être, pour toute langue, le centre de l’énonciation et (à) remettre en cause l’opposition radicale qu’elle a érigée entre ce qui relève du son et ce qui appartient au royaume du *mot* : le deictique pur, l’intuitif et l’irrationnel d’un côté, la logique, l’argumentatif et le rationnel de l’autre ».

La difficulté, au premier abord, des concepts que MA met en place (« prismatique », « halos », « holosémantique », ou, sur le modèle de Soulages, « outre-nom », « outre-sens ») ne doit pas rebuter : « s’ils peuvent parfois se montrer déroutants, ils ne sont pas gratuits ». C’est qu’elle cherche à décrire et à transmettre ce que sa compétence de linguiste et de métricienne lui fait voir et que nous ne verrions pas sans elle, à mettre en évidence, distincte de la logique linéaire, syntaxique et argumentative, une logique infra-linguistique ou « outre-linguistique », selon laquelle les formes sonores d’unités plus petites que le mot interféraient librement pour susciter un ensemble de “halos” sémantiques – ni « parasites » ni « anecdotiques », mais constituant les « compléments nécessaires à la signification totale du discours en train de se dire et de se faire entendre ». Les concepts utilisés cherchent à rendre compte « d’un phénomène linguistique synesthésique – une sorte de *sfumato* inhérent à la langue ». MA justifie son concept d’« outre-sens » par le fait que « le processus global de la signification dans l’état de langue pré-platonicien impliquait une perpétuelle reconfiguration des figures en formes et des formes en figures ». Le fonctionnement communicationnel de la langue, plutôt que métamorphique, concept repris à Benveniste, qui « suppose une forme originelle spécifique », était alors « quasi diamorphique », le terme cherchant à rendre, fondamentalement liée à la perception syllabique du langage, « la propension à se mouvoir entre différentes formes, non seulement sans que cela suppose la prééminence de l’une, primordialement déterminée, sur les autres, mais sans non plus que l’identité et les pouvoirs de l’entité concernée en soient en quelque manière entravée ou obscurcis ».

Travailler ainsi sur l’état de langue sonore n’est pas seulement travailler sur la langue. MA souligne que « la linguistique ancienne est encore trop peu souvent tournée vers l’histoire et l’anthropologie des religions, des pratiques socio-culturelles, et (que) l’histoire, l’anthropologie, la philosophie ne sont pas assez linguistes ». Ses ouvrages sont autant de passeurs.

C'est que l'état de langue cratyléen qui est celui des « poètes et savants grecs de l'époque pré-platonicienne », tous polymathes, « artisans et experts d'une langue polythéiste, sonore et musicale » – la recherche plus tardive, par Plutarque par exemple, d'une prose rythmique ne se comprenant que par l'effort de reconstituer un tel état, « ou pour maintenir une sorte d'"oralité résiduelle" » – était « marqué par une conception de la langue non pas descriptive, mais prescriptive » (ou, dit-elle, pragmatique) « dans laquelle phonologie, orthographe et morphologie n'étant jamais véritablement distinguées, finissent par se recouvrir sous le principe maître de l'euphonie ». MA le met en rapport avec la culture grecque, « caractérisée d'un côté par une multiplicité dialectale qui ne gênait nullement la compréhension, de l'autre par une conception polythéiste du monde aussi fluide qu'expansive ». MA parle d'une langue « sonorisée » et « trans-rythmée » – par quasi-translittération du composé verbal μεταρρυθμίω, qui fait écho à une ancienne conception de l'écriture, entendue « non pas comme un ensemble de signes fixes ou comme un code statique, mais comme un "enchaînement" nécessairement mouvant et continu, propre à se modeler et à se remodeler sans cesse, parce que fondamentalement destiné à transcrire la modulation du flux sonore de la langue proférée ».

Ainsi, « exactement de la même manière qu'il y a des dieux, il y a le langage ». MA met en rapport la « plasticité verbale infinie » de la langue grecque des époques archaïque et classique, en deçà de la phrase et de la syntaxe, avec la « plasticité dynamique et fluide » de « la conception polythéiste du divin ». Peut-on pour autant penser que l'étude de l'état de langue sonore et cratyléen de la Grèce pré-platonicienne pourrait s'avérer « la voie la plus directe pour saisir positivement le polythéisme » ? Les précisions cruciales qu'apporte J. Humbert dans sa *Syntaxe grecque* permettent à MA de souligner, à juste titre, que « πολός n'est pas notre "poly-" », ne serait-ce que parce que la pluralité en grec est indifférente à la quantification du nombre : « la langue grecque ancienne se situe par-delà le singulier et le pluriel, faisant généralement primer l'idée d'un ensemble à la fois un et multiple ».

La grande compétence poly-linguistique et -philologique de MA, femme-orchestre de la langue grecque, sa remarquable « maîtrise "technicienne" de la langue » qui allie connaissances « rythmique, dialectologique, historique ou étymologique, pragmatique, anthropologique, philosophique » nous permettent de réduire l'impossible, d'approcher le fait sonore de cette langue grecque telle que nous ne l'entendrons jamais, de mesurer son importance dans l'inventivité de ceux qui l'entendaient et d'approcher la « malléabilité principielle du discours vivant dont le texte n'est que le squelette ».

MA aime à comparer sa démarche à celle de la restauration d'un tableau ancien : il ne s'agit pas, par-delà les différentes couches de vernis et interventions de restaurations antérieures qu'il a subies, de lui rendre « sa vérité originale », mais « l'effet vivant de sa puissance éclatante ».

Frédérique Ildefonse
Centre Jean Pépin, CNRS-ENS-PSL

James G. LENNOX, *Aristotle on Inquiry, Erotetic Frameworks and Domain-Specific Norms*, Cambridge, Cambridge University Press, 2021, xvi+320 p., ISBN 9780521193979 ; <https://doi.org/10.1017/9781139047982>.

L'ouvrage est composé de dix chapitres répartis en deux parties proposant un nouveau paradigme de lecture de la méthode scientifique d'Aristote. Au lieu d'une lecture des *Seconds analytiques* (APo.) et des traités de science naturelle centrée autour de la démonstration, lecture amenant au problème de l'apparent décalage entre ce qu'Aristote